C I N É T É V É

LA CICATRICE

Une famille dans la Grande Guerre

Un film documentaire de 52' de Laurent Véray

Produit par Fabienne Servan Schreiber

Et Estelle Mauriac

2013

Préambule

L'ampleur et les conséquences de la guerre de 1914-1918 ont été considérables. Ce conflit, le plus long et le plus meurtrier que l'Europe ait jamais connu, constitue la matrice du XXe siècle. D'où la place exceptionnelle qu'il occupe encore aujourd'hui dans les mémoires. La Grande Guerre, comme disaient les contemporains, ce « cataclysme humain », comme disent les historiens, dépasse toutes les limites de la raison. Parce qu'il contient une formidable brassée de destins glorieux ou tragiques où se mêlent l'individuel et le collectif, cet événement demeure un champ inépuisable pour l'élaboration de récits différents, de questionnements infinis.

Les archives privées, notamment familiales, offrent un intérêt historique indéniable. Ces documents témoignent en effet de la vie d'une époque dans ses aspects les plus quotidiens. À travers le parcours d'hommes et de femmes, avec leurs joies et leurs peines, ils donnent corps, pourrait-on dire, à l'histoire qui est ainsi enrichie par la sensibilité de gens ordinaires. Nombreux sont les chercheurs qui s'en servent désormais dans leurs travaux, même si l'obstacle majeur reste leur accessibilité.

Dans le cas présent, la correspondance est exceptionnelle puisqu'elle regroupe, pour la totalité de la durée de la guerre, jusqu'à dix lettres par jour écrites par les huit membres d'une même famille, les parents et leurs six enfants, quatre garçons et deux filles, auxquels s'ajoutent les grands parents, les oncles et les tantes, certains amis… En plus des lettres, ils se sont aussi servis de la photographie à la fois pour témoigner et communiquer ensemble. Ce corpus documentaire hors du commun m'a été confié il y a quelques années par Jacques Résal, le fils d'un des protagonistes. Dès que j'en ai pris connaissance j'ai immédiatement songé à en faire un film. Ce projet prolonge, en quelque sorte, ma réflexion sur les représentations de la Première Guerre mondiale abordée dans mes deux réalisations audiovisuelles précédentes[1]. Il restituera la façon dont l'histoire s'inscrit dans la destinée et la vie d'une famille, modelant le sort, les pensées et les sentiments des individus qui la composent.

[1] *L'Héroïque cinématographe (2003) et En Somme (2006).*

Le destin des Résal, tel qu'il apparaît dans leurs échanges épistolaires et leurs photographies, est particulièrement romanesque. Le récit s'engage sur les traces de leur histoire entre 1914 et 1918 tout en embrassant, dans un mouvement plus ample, l'Histoire, avec un H majuscule, de la Grande Guerre. Quatre années de dévastation qui ont marqué à tout jamais l'existence de cette famille d'ingénieurs, de bâtisseurs. Au-delà de la singularité des uns et des autres, nous découvrons de l'intérieur leur vie quotidienne, avec ses faits marquants, ses rebondissements, mais également à travers les moments d'entre-deux, les préoccupations intimes, les émotions et les tourments les plus secrets d'individus confrontés à une situation exceptionnelle : la guerre. Mériem, la fille aînée, professeur de piano à Paris, joue un rôle central, pivot, faisant le lien, aussi discrètement qu'essentiellement, entre les autres membres de la fratrie. Elle est un peu la confidente, et lui écrire, « c'est comme si on bavardait un brin » dit-elle. Avec Salem, artilleur, ils constituent les deux fils conducteurs du récit. L'image d'un autre frère, Younès, « notre pauvre disparu » comme l'appelle son père, jeune polytechnicien qui a été tué lors de la bataille de la Marne en 1914, revient épisodiquement dans la correspondance familiale – et dans le film – tel un fantôme.

Ce documentaire, par la mise en scène de lettres, de photographies et de traces enregistrées dans les deux maisons familiales (des havres de paix dont il est constamment question dans les courriers), ainsi qu'avec quelques vues cinématographiques de l'époque (plans de Paris pour l'arrière, et de l'histoire de l'aviation pour le front), vise à donner une présence à ces êtres disparus, aux événements qu'ils ont vécus, et plus généralement au passé tout en interrogeant le lien qui nous unit à lui.

Note d'intention

Une première particularité du projet tient à l'homogénéité et à la qualité du témoignage utilisé : une correspondance entre deux générations, riche et très bien écrite. En d'autres termes, une situation familiale en miroir de la vie du pays tout entier.

On sait combien le courrier a joué un rôle déterminant pendant la Première Guerre mondiale. Des centaines de milliers de lettres, de mots griffonnés sur du papier et de cartes postales ont circulé quotidiennement du front à l'arrière, et inversement. Ces échanges entre des millions de soldats et leurs familles ont constitué une sorte de cordon ombilical permettant de maintenir le moral des sociétés en guerre. Il s'agit-là d'une source précieuse, d'un matériel rare pour raconter autrement l'histoire du conflit.

La famille Résal est une famille hors du commun, appartenant à l'élite sociale et culturelle de la France du début du siècle. Une famille lettrée aux idées humanistes et progressistes. Depuis plusieurs générations, elle est surtout composée d'ingénieurs, d'inventeurs qui, pendant la guerre de 1914-1918, vont vivre des expériences extraordinaires. Ils contribuent notamment aux fabuleux progrès de l'aviation en mettant au point diverses innovations sur leurs appareils. Pratiquement ignorée au début de la guerre, l'aviation a joué un rôle stratégique croissant. On ne peut dire que ce rôle fut décisif, mais par les nombreux perfectionnements de l'industrie aéronautique, ce fut sur le plan technique un des plus grands apports du conflit. En tout cas, en tant que pilotes de chasse, ou de l'observation aérienne, Paul et Louis Résal participent aux fameux duels des « as », qui fascinent les opinions publiques, témoignant de la manière dont la vieille éthique guerrière, disparue dans la boue des tranchées, parvient paradoxalement à se réfugier dans l'arme la plus moderne du conflit.

Passionnés par tous les progrès techniques (on dirait aujourd'hui « les nouvelles technologies »), Salem, Paul et Louis, après avoir découvert la photographie avec leur père Eugène vers 1910, la pratiquent de manière régulière pendant toute la durée de la guerre, au front et à l'arrière lorsqu'ils sont en permission, laissant ainsi de nombreux clichés qui complètent utilement leurs échanges épistolaires. L'omniprésence de la mère Julie, et des sœurs, toujours attentionnées à l'égard des autres membres de la famille, est également fondamentale. Leur comportement, et surtout la liberté d'expression dont les filles, Mériem et Chérifa, font preuve dans leurs lettres (elles ont des secrets qu'elles ne confient qu'à leurs frères, et vice-versa), permettent d'aborder la question de l'émancipation féminine, mais aussi, du fait des sujets qu'elles abordent, des transformations sociales et économiques induites par la guerre. Elles-mêmes font de la photographie pendant tout le conflit et envoient des tirages papier à leurs frères mobilisés.

Ce film sur la famille Résal pendant la Première Guerre mondiale articulera l'intime et le collectif, l'avant et l'arrière, le masculin et le féminin, le texte et l'image, le passé et le présent. Pour cela, il mettra en parallèle des archives et des vues contemporaines prises dans deux maisons. C'est cette mise en relation, en correspondance (sans jeu de mots), mais on pourrait tout aussi bien dire cette « mise en scène », qui fera surgir l'historicité et la poétique du projet.

D'un côté une abondante correspondance familiale (plusieurs milliers de lettres à partir desquelles une sélection a été effectuée), tenue par huit personnes (les parents et leurs six enfants, les autres membres de la famille ont été écartés sauf à quelques rares exceptions), ainsi qu'une centaine de photographies prises par eux, le tout couvrant les quatre années de guerre. Une existence de la mobilisation jusqu'à l'Armistice, au jour le jour, dont le récit, en apparence très romanesque, est entièrement véridique. La parole de ces hommes et de ces femmes est extraordinaire, d'un tel poids symbolique qu'elle s'impose d'elle-même. Enfin, réutiliser leurs images est une manière de s'approprier les représentations photographiques amateurs de la guerre, sujet sur lequel j'ai commencé à travailler par ailleurs. ([2] Voir mon texte « Les albums photos des soldats de la Grande Guerre : images de soi, images de l'histoire, histoire de soi » dans *Quelle est la place des images en histoire ?*, sous la dir. de Christian Delporte, Laurent Gervereau et Denis Maréchal, Paris, Nouveau Monde éditions, 2008, pp. 408-427.)

De l'autre côté, des images d'archives. D'abord, un film d'environ une heure, enregistré par l'opérateur d'Albert Kahn Lucien Le Saint, d'un ballon dirigeable, qui montre toute la ligne de front au début de l'année 1919. Ce film, dont je n'utiliserai que quelques plans, est une sorte de mouvement presque ininterrompu, de long plan séquence de la mer du Nord jusqu'à l'Alsace, en passant par certaines villes belges ou françaises entièrement détruites, où le regard glisse et se perd. Dans cette vaste étendue mélancolique, rien ne subsiste, hormis des ruines et des trous d'obus. Image matérielle, totale, du néant de la guerre qui se trouve ici représentée comme aucune autre forme d'expression connue à l'époque n'est capable de le faire. Ensuite, d'autres images concernant l'histoire de l'aviation en 14-18 seront utilisées pour compléter les photographies des aviateurs Paul et Louis Résal, notamment celles qui montrent la formation des pilotes et les activités de l'observation aérienne (d'où le rapprochement aussi avec le film pris du ballon dirigeable). Enfin, quelques plans de la vie à l'arrière accompagneront les pensées et les activités de Mériem, professeur de piano à Paris, et de Chérifa, infirmière à Bordeaux.

Le lien entre les matériaux cités précédemment (lettres, photographies et plans d'archives) se fera par l'intermédiaire d'images filmées aujourd'hui, à différents moments de l'année pour marquer le rythme des saisons, dans deux maisons familiales, l'une à La Ferté-sous-Jouarre dans la Seine-et-Marne et l'autre à Chaumes dans le Morvan. Des lieux dont il est constamment question dans les échanges épistolaires car les Résal y passaient toutes leurs vacances et, épisodiquement, ils s'y retrouvent encore pendant la guerre, à l'occasion des permissions des fils mobilisés, surtout à La Ferté qui présente l'avantage d'être assez proche de la ligne de front. Du reste, Paul survole parfois la maison avec son avion ; il lui arrive même de jeter des lettres, établissant ainsi un mode de communication plutôt original avec ses grands-parents et son oncle maternels. De nos jours, ces deux anciennes bâtisses, devenues résidences secondaires, sont pratiquement restées intactes, dans leur jus. Les pièces comportent le même mobilier et gardent des traces de l'époque.

Il s'agira, en sélectionnant parmi la masse des courriers, de faire se croiser, se recouper, se rencontrer les différentes trajectoires des membres de cette famille. Nous découvrirons alors, par le biais de voix *off*, les relations particulières qui se tissent entre les parents et leurs enfants, les frères et les sœurs. Tout un réseau de faits, d'anecdotes, de détails, de sentiments, de liens affectifs, parfois complexes et suggestifs, qui permet de pénétrer au plus près, au plus intime, l'existence de ces individus. À travers eux, on comprendra mieux le passage progressif de l'état de civil à celui de combattant, les relations entre le front et l'arrière, mais aussi les douleurs cachées, les souffrances quotidiennes vécues de part et d'autre, l'épreuve du deuil. Cette histoire familiale, avec l'engouement patriotique des fils, leur engagement pour les progrès techniques (l'un polytechnicien et l'autre diplômé de l'École nationale supérieure d'agronomie sont dans l'artillerie ; les deux autres, étudiant en mathématiques et licencié de lettres, participent au développement de l'aviation de guerre), puis leurs interrogations, leurs doutes quant à l'avenir, porte en effet, par-delà même sa dimension et sa singularité, un sens qui éclaire l'évolution de la société française pendant cette période. « Je crois que le cinéma peut réaliser ce qui me paraît une des vocations de l'histoire ; c'est-à-dire à travers un fait singulier aboutir à une philosophie ou à une signification qui a un intérêt universel (…). Parce qu'à travers des cas individuels, on ne touche pas seulement l'intelligence mais la sensibilité des gens. Il ne s'agit pas du tout de ressusciter l'histoire événementielle, mais de faire passer quelque chose qui a un intérêt plus vaste ». C'est par ces propos, en 1977, qu'Emmanuel Le Roy-Ladurie, figure centrale de la nouvelle histoire, décrivait son livre *Montaillou, village occitan*, un récit de la vie en Languedoc « au ras des hommes » à l'époque du catharisme, conçu, disait-il, comme un film. Une démarche que je souhaite faire mienne dans *La cicatrice : une famille dans la Grande Guerre.*

Les paroles des personnages de notre histoire seront mises en perspective avec le mouvement ample et lent qui anime l'immensité du paysage filmé du ballon. Un lieu vide, sans aucune présence humaine, à la fois abstrait et imprégné de réalité. Une surface dévastée, sans limites apparentes, qui a été le théâtre des hostilités pendant quatre longues années. Un espace-temps où la vision paisible s'unit étrangement au sentiment de l'extrême violence qui a précédé. Le spectateur sera alors immergé dans un défilement visant à abolir les bornes du temps et de l'espace. Le parcours individuel des protagonistes rendra perceptible l'évolution générale des événements. En guise de repère, un cadre chronologique macro-historique

apparaîtra à travers certains passages des lettres elles-mêmes. Car le récit familial est lié au déroulement des faits historiques. Cependant, cette trame très sobre de l'histoire de la Grande Guerre ne se fondra pas complètement avec celle des personnages. Elles se soutiendront mutuellement. Par moments, la fusion des temporalités (événements vécus par la famille pendant mais aussi avant la guerre ; faits politiques et militaires ; rapport avec le présent du film…) se produira par un effet de superposition sonore.

Dans ce dispositif de confrontation, les images et les voix ne seront pas toujours en relation d'interdépendance. Les archives en noir et blanc, par le détachement visuel qu'elles imposent, créeront une distance, à la fois spatiale et temporelle, pour figurer l'événement historique dans lequel s'est jouée la vie de la famille. Ce parti pris donnera une dimension poétique au réel.

Tout se passera alors comme si la limite entre les propos tenus et la forme esthétique à laquelle ils seront associés s'en trouvait modifiée. Par exemple, si le voyage cinématographique en ballon montre une réalité (l'étendue des désastres de la guerre que l'on découvre peu à peu), il est aussi comme un voyage du regard, ou plus exactement comme l'intériorisation d'une vision, un parcours de mémoire, une rêverie (ce point de vue en mouvement sur un terrain lunaire donne une sorte de consistance visuelle presque irréelle au déroulement du temps). Images d'un paysage de ruines qui sont à la fois surchargées de sens et abstraites. Ce qui a eu lieu ici, et dont il ne reste que des traces en voie de disparition (elles vont s'effacer progressivement du fait de la reconstruction), apparaît donc indirectement. En fait, le sentiment d'être confronté à une réalité matériellement présente et absente est d'autant plus fort que l'image rappelle la texture de la peau. L'espace filmé ressemble à un corps. Un corps blessé, couvert de stigmates, de cicatrices, et qui laisse entrevoir, à fleur d'épiderme, l'invisible (la violence, l'horreur de la guerre, les personnages qui parlent et les différents événements dont ils parlent). Un autre avantage de ce dispositif est de créer des conditions d'écoute plus favorables. Le mouvement du ballon porte en effet à la méditation et devrait permettre de mieux se représenter ce que l'on entend.

Comparable sera l'utilisation des deux maisons familiales dont les différentes parties et les jardins sont chargés de souvenirs. Les murs fissurés, les peintures et les papiers peints aux couleurs effacées, les parquets usés, les objets poussiéreux, d'où se dégage une atmosphère particulière, ont une valeur d'imaginaire qui, elle aussi, sera utilisée. Toutes les fenêtres, qui sont autant de regards possibles du dedans vers le dehors, ou l'inverse, mais aussi d'ouvertures symboliques sur le passé, donnent beaucoup d'idées de cadrages et d'effets à réaliser. C'est ainsi que les plans enregistrés aujourd'hui serviront de matière première, ou, pour être plus précis, de matière sensible pour composer de nouvelles images poétiques.

Dans un tel dispositif, l'image envahira le discours, comme le discours s'imprégnera de l'image. L'immensité du paysage de guerre et l'intérieur des demeures familiales deviendront un territoire propice à la parole intime. Comme une chambre d'écho où les mots seront réverbérés. C'est précisément la nature de l'écart qui séparera la bande-son de l'image qui caractérisera cette création audiovisuelle. La prédilection de la mise en scène pour le hors champ n'en deviendra que plus significative. Hors champ du passé de la famille par rapport au présent du film, hors champ de l'histoire par rapport à l'intime, ou hors champ de la violence de la guerre par rapport à l'image. Dans ces vues (celles stupéfiantes du ballon ou celles enregistrées aujourd'hui dans les maisons), où plane la mort, s'inscrit en creux le destin des Résal. Et c'est comme si leur histoire était contenue dans ces images qui entretiennent un lien fragile, ténu avec des êtres qui n'existent plus.

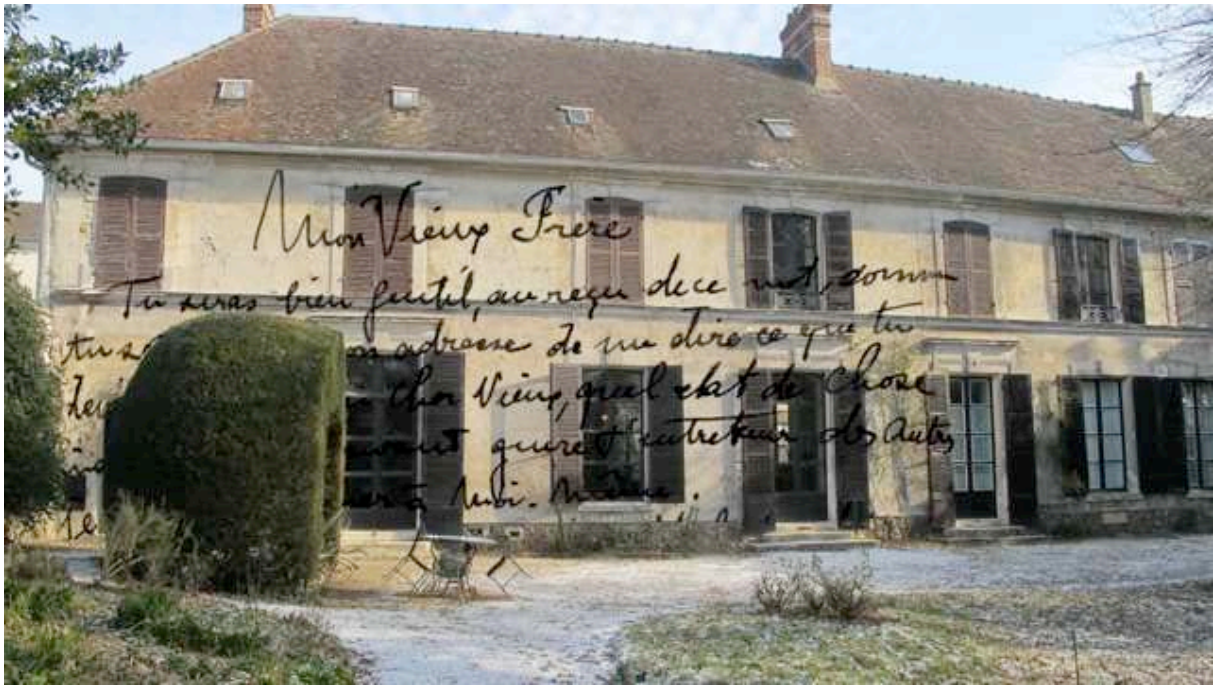
Des photographies des protagonistes de cette histoire, ou prises par eux, seront insérées dans le documentaire. Soit elles seront intercalées entre deux plans d'archives, soit elles apparaîtront en surimpression sur la matière du film du ballon et/ou des plans contemporains des deux maisons. Ce sera la même chose pour les très belles écritures des différentes lettres. Outre l'intérêt immédiat pour suivre le parcours de la famille, et fournir des points de repère significatifs sur ses agissements (éléments factuels et chronologiques), les visages, les lieux et les écrits, qui apparaîtront de temps à autre, donneront à l'ensemble un aspect onirique (mi-ombre, mi-lumière), presque spectral. Ces images, par leur dimension plastique, accentueront le mélange entre le rêve et le réel, créant ainsi chez le spectateur une atmosphère propice à l'émotion tout en permettant de faire passer de l'histoire

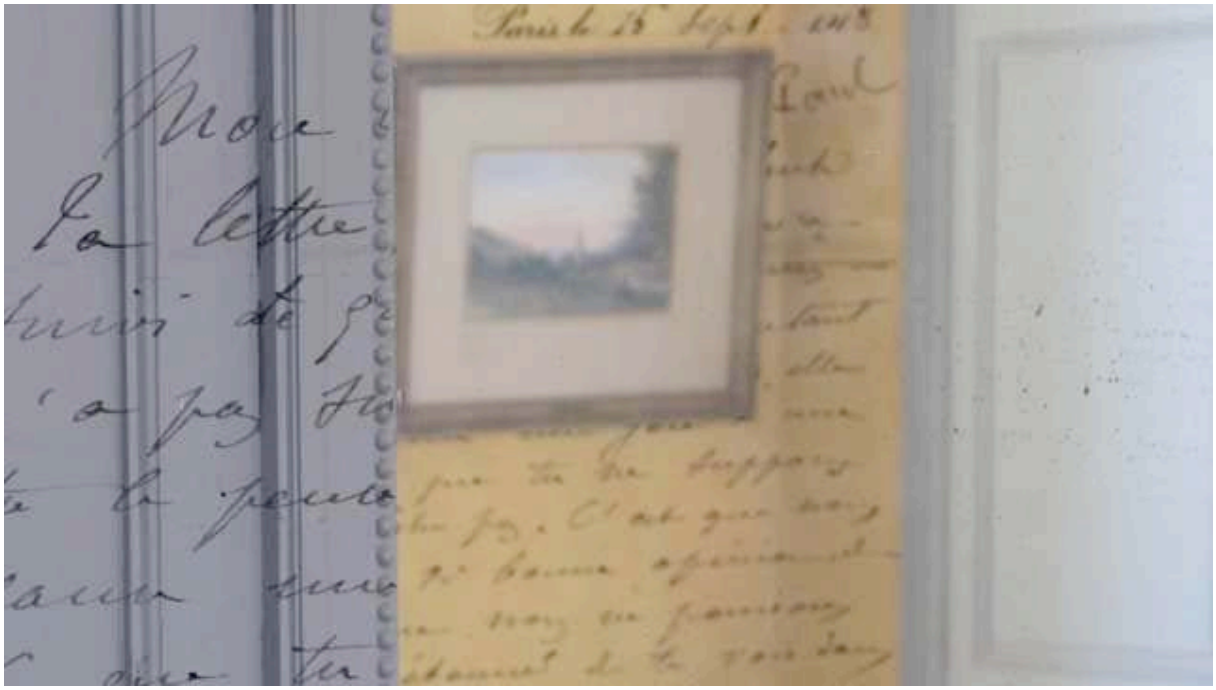
Essais de matière pour le film

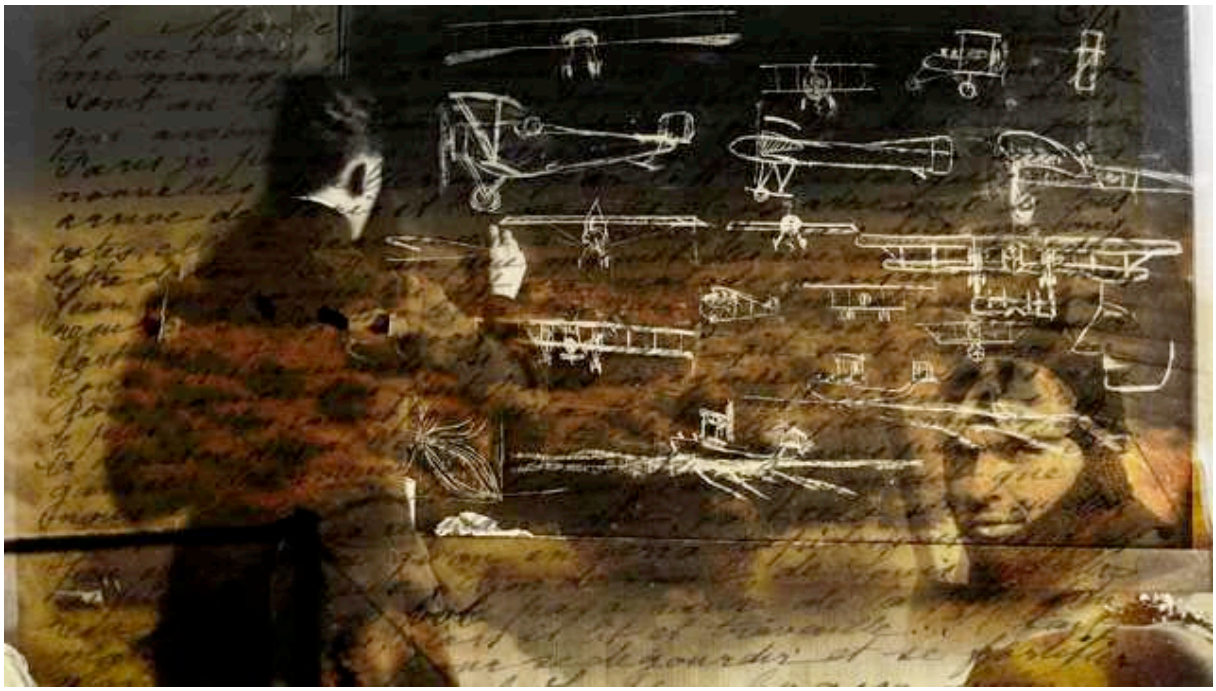
Je propose, ci-dessous et dans les pages suivantes, quelques essais de surimpressions et d'incrustations au format 16/9 effectués avec le monteur truquiste Frédéric Frankel (avec lequel j'ai réalisé En Somme en 2006) à partir de photos prises cet hiver dans la maison située à la Ferté-sous-Jouarre.

Ces essais donnent une idée du traitement formel qui sera adopté et, par la même occasion, de l'importance qui sera accordée au travail de post-production pour le film. Dans ce dernier, évidemment, ces images seront animées et non fixes.

Le film, dont le projet est encore en pleine gestation, et dont le présent dossier ne constitue qu'une première étape, sera donc conçu comme un objet hybride, à mi-chemin entre l'observation documentaire et le parti pris d'une véritable création plastique.







Quelques repères biographiques sur la famille Résal avant et pendant la guerre

À la Ferté, en 1894, Eugène et Julie Résal avec trois de leurs enfants

En 1886, Eugène Résal, ingénieur des ponts et chaussées, âgé de 29 ans, se rend avec son épouse Julie, âgée de 19 ans, à Tunis, où il a été nommé au service maritime pour la construction du port de la Goulette. Le couple séjourne dans cette ville jusqu'en 1893. Dans un esprit non-conformiste, ils donnent à leurs quatre premiers enfants nés en Tunisie des prénoms arabes : Mériem (née en 1888), Salem (né en 1889), Younès (né en 1891) et Chérifa (née en 1892). Ce choix surprenant traduit une attitude d'ouverture et de tolérance rare pour l'époque.

Mériem, à Tunis, en 1890

En 1893, Eugène est nommé à Lyon directeur de la voirie. Il aménage dans cette ville le parc de la Tête d'Or, construit le pont de la Boucle, et modernise le réseau d'assainissement jusqu'en 1900. Durant ce séjour à Lyon, naissent deux nouveaux enfants : Paul en 1894, et Louis en 1895, alors qu'au même moment, dans la même ville, les frères Lumière mettent au point le Cinématographe.

En 1900, la famille s'installe à Bordeaux où Eugène prend les fonctions de directeur de la compagnie des tramways, chargé de l'électrification du réseau.

La famille Résal au grand complet en 1913. Au pre mie r plan les parents : Julie et Eugène au second plan les enfants du plus âgé au plus jeune : Mériem, Salem, Younès, Chérifa, Paul et Louis

1914

Lorsque la guerre éclate, pendant l'été 1914, la famille Résal se trouve en partie en province, en partie à Paris. À Bordeaux, résident Eugène et Julie avec leur fille Chérifa âgée de 21 ans et leur dernier fils Louis, qui vient de passer son baccalauréat de mathématiques.

Julie et sa fille Mériem en 1914

Mériem a commencé, à Paris, au début de l'année, sa carrière de professeur de piano. Depuis le mois de juillet, elle est en vacances à la Ferté-sous-Jouarre auprès de ses grands-parents. Devant la menace de l'invasion allemande, elle les décide à se rendre à Chaumes, où elle les emmène en voiture et où elle demeure avec eux jusqu'en novembre, les ramenant à ce moment-là chez eux.

Salem, ancien élève de l'École nationale supérieure d'agriculture de Grignon, libéré en 1913 de son service militaire de trois ans, effectue un stage agricole à Châteauroux lorsqu'il apprend la mobilisation. Ayant rejoint le premier jour le 58e d'artillerie, il part immédiatement pour la frontière, participe aux combats de Charleroi, puis à la retraite de la e armée. Il se bat sur la Marne, et, après le recul des Allemands, se retrouve sur la rive droite de l'Aisne, où va se fixer, pour quatre longues années, la ligne de front.

Younès en habit de polytechnicien en 1914

Younès, en seconde année de l'École Polytechnique, vient d'en sortir comme élève ingénieur en génie maritime. Il part lui aussi dés le début comme sous-lieutenant au 55e régiment d'artillerie. Après s'être distingué dans les combats livrés en août dans la région de la Meuse, il est tué le 10 septembre à Issoncourt, au sud de Verdun, dans un combat de nuit, où sa batterie, surprise par l'infanterie ennemie, se défend à bout portant. Tous les officiers, refusant de se rendre, sont tués sur leurs pièces le revolver à la main.

Paul, après avoir passé sa licence de Lettres à Bordeaux en 1913, s'apprêtait à terminer sa première année de Droit et de Sciences politiques à Paris. Il est mobilisé au début du mois de septembre au 18e régiment d'artillerie à Agen

Louis, appartenant à la classe 1915, poursuit ses études en mathématiques spéciales jusqu'à sa mobilisation en décembre au 58e régiment d'artillerie à Bordeaux.

Pour tenter d'alléger la souffrance infligée à leurs parents par la mort de Younès, les trois autres garçons de la famille Résal, qui ne cesseront d'écrire pendant les quatre années de guerre, cacheront souvent leurs propres souffrances. Par contre, ils seront moins indulgents pour leurs sœurs à qui ils exposent leur situation avec moult détails. Ces différents niveaux de discours, évidents à la lecture de la correspondance, et qui sont de précieux témoignages sur le vécu et le ressenti des personnages, seront mis en lumière dans le film.

1915

Pendant toute l'année 1915, les deux armées, retranchées face à face à quelques centaines ou dizaines de mètres de distance, se mesurent dans des combats locaux, qui, faute de moyens suffisants, n'ont d'autres résultats que de modifier légèrement les positions respectives. Deux attaques déclenchées par la France en septembre en Artois et en Champagne, ne réussissent pas à percer les lignes allemandes en profondeur, et le front se trouve, après un an de combats meurtriers, sensiblement le même qu'au début des hostilités.

Louis en 1915

Louis, après ses classes au 58e régiment d'artillerie, et un stage d'aspirant à l'école de Fontainebleau, passe sur sa demande dans l'aviation et est affecté, au début de l'été, comme observateur à l'escadrille C51 sur le front de Champagne.
Salem demeure toute l'année sur le front de l'Aisne. Paul, lui, rejoint en mai le secteur d'Arras.

Chérifa devient infirmière dans un hôpital militaire à Bordeaux, alors que Mériem continue de donner des cours de piano à ses élèves à Paris. Toutes deux poursuivront ces activités tout au long de la guerre.

1916

Le front demeure stabilisé sur les lignes où les deux armées s'étaient retranchées dés 1914. De très violentes attaques ont lieu de part et d'autre en vue de rompre les lignes adverses et d'emporter la décision, mais les efforts nécessaires épuisent les réserves et les percées ne peuvent jamais être exploitées.

Les combats les plus violents ont lieu en Artois, et surtout à Verdun et sur la Somme. Verdun où les Allemands déclenchent en février une attaque furieuse, qu'ils poursuivent pendant cinq mois. L'extraordinaire résistance des troupes françaises a raison de l'acharnement de l'ennemi, et, au prix d'un immense sacrifice en souffrance et en vies humaines, l'armée française maintient sa position.

Salem se bat pendant plusieurs mois sur le front de Verdun.

Paul à l'école de pilotage de Pau en 1916

Paul est affecté, sur sa demande, dans l'aviation et il poursuit de mars à décembre son apprentissage de pilote de chasse. Il rejoint à la fin de l'année l'escadrille N 83.

Louis combat toute cette année sur le front de la Somme.

1917

La France, à son tour, essaie de faire la différence en attaquant en avril sur le front de l'Aisne, mais cette offensive dite du Chemin des Dames est un échec terrible, provoquant des mutineries dans plusieurs régiments. Afin de parer à cette attaque et rassembler ses forces, l'armée allemande avait effectué un repli stratégique sur la Somme, reculant d'une vingtaine de kilomètres, ce qui avait été considéré à tort comme un succès.

Salem, après un stage à l'école de Fontainebleau, d'où il est sorti sous-lieutenant, reprend sa place au front de Champagne d'abord, puis en Alsace.

Paul après sa blessure en vol, le 24 mars 1917

Paul, blessé lors d'un combat aérien, échappe de justesse à la mort en faisant atterrir son « zinc » en catastrophe. Il demeure dans les hôpitaux jusqu'en octobre, époque où, bien qu'ayant perdu un œil, il reprend l'entraînement de pilote en attendant d'être affecté en décembre à l'escadrille de combat C46.

Louis, nommé lieutenant, poursuit d'abord en Picardie, puis en Champagne sa carrière d'observateur en avion.

1918

L'Allemagne, comprenant que le temps travaille contre elle, décide d'en finir sur le front de l'Ouest avant que les Américains ne viennent jeter leur force dans la balance. L'expérience de trois années de guerre lui a permis de mettre au point une tactique d'attaque et elle dispose de toutes les divisions ramenées du front russe (les Russes, après la révolution bolchevik en 1917, ont cessé les combats). L'année 1918 voit ainsi passer trois assauts allemands minutieusement et puissamment préparés, dont les deux premiers, en mars sur le front de la Somme, en mai sur le front de l'Aisne, remportent le succès prévu, mais n'amènent pas la décision espérée faute de moyens suffisants pour exploiter la percée et en raison aussi des réserves que les armées françaises et britanniques ont su prévoir et utiliser en temps voulu. La troisième a lieu en juillet en Champagne. C'est un échec, et dès lors commence la contre-offensive alliée dirigée par Foch qui aboutit à l'armistice du 11 novembre.

Photographie prise par Louis, en plein vol, en 1918

Salem se trouve en mai sur le front de l'Aisne, lorsque celui-ci est enfoncé, puis en Champagne pour la contre-offensive.

L'escadrille de Paul fait partie de la 1ère escadre de chasse, puis de l'escadre 13 de bombardement, qui prennent toutes deux une part active dans le rétablissement des lignes enfoncées en mars et en mai. Ces grandes unités se trouvent d'ailleurs, pendant toutes les périodes d'attaques, sur les points où la lutte est la plus intense, de la Somme à Verdun.

L'escadrille de Louis est rattachée au 1er corps colonial, qui, occupant le secteur de Reims, s'illustre dans la défense de cette ville lors des attaques de mai et juillet. Blessé sérieusement en mai, Louis ne peut retourner au front qu'en octobre. Désigné en décembre pour suivre, à Metz, les cours de préparation à l'École Polytechnique, il y est reçu au mois de juillet 1919.

La paix revenue, les membres de la famille Résal se retrouvent, mais, bien sûr, rien ne sera plus tout à fait comme avant. La cicatrice laissée par la guerre, avec la disparition de Younès notamment, ne se refermera jamais vraiment.

Le « cercle familial » dans le jardin de La Ferté en 1918

Synopsis

Le document ci-dessous a été réalisé à partir d'une sélection de lettres et d'un montage d'extraits de celles-ci. Il ne s'agit pas, à proprement parler, du découpage définitif du film, mais d'une première trame narrative, certes encore trop longue, mais qui permet de suivre les péripéties de la saga des Résal entre 1914 et 1918.

55° d'Artillerie -8 septembre 1914

Younès à Eugène

Voilà trois jours que nous sommes dans la danse et je n'ai guère le temps de vous écrire. Je profite d'une pause pendant une mise en batterie pour t'adresser ce mot. Il est écrit dans un concert très wagnérien quant au vacarme, car ces diables d'Allemands ne nous ménagent guère les obus, aussi bien les petits que les gros.. Heureusement qu'ils font plus de bruit que de mal et nous nous en tirons jusqu'à présent tous indemnes. Je me porte comme le Pont Neuf. J'ai rencontré hier un de mes camarades de promotion, Verdy, et Jacques Mille ! J'en ai été stupéfait mais combien heureux. Comme moi, il n'a aucune nouvelle de vous tous. Qu'est devenue La Ferté ? Est-ce que les Allemands en sont proches ? J'espère que la raclée que Pau vient de leur appliquer les en a écartés ! Puisse-t-il en être ainsi ! Et Salem, et Paul où sont-ils, que font-ils ? Cette absence de nouvelles est ce que je trouve le plus pénible.

Paris 18 septembre 1914

Mériem à Julie

Je suis donc allée à la Ferté. Je ne sais ce que vous en pensez, mais je trouvais que je devais le faire et, maintenant que je l'ai fait, je trouve que j'ai tout à fait bien fait (…). Voilà l'état des maisons chez Bonne Maman : les Allemands y ont fait la bombe, partout un fouillis, une salade russe de matelas, d'oreillers, de couvertures, de vaisselle, de batterie de cuisine, de bouteilles, de boîtes de conserve, de mangeailles et de boissons non avalées moisissant, de jeux de cartes, de dominos, d'échecs, de pots de confiture, etc. Inimaginable ! Ceci, surtout en bas. Dans les chambres, toutes les armoires ouvertes et tout le linge lancé à travers les pièces. Pas une glace brisée, pas un tableau abimé, pas un rideau arraché, pas un vase cassé, rien de saccagé et rien de disparu, sauf, peut-être un peu de linge et la bécane de Louis. Plusieurs balles de mitrailleuses dans diverses chambres, deux boulets de canon dans le jardin, quelques serrures sautées. Quelques lessives, quinze jours de nettoyage, un peu de serrurier, un peu de

vitrier, la cave à regarnir et le mal est réparé. (…). Je repartirai pour Chaumes par le premier train que je pourrai prendre. Je ne ramènerai mes vieux chez eux que quand les Alboches auront reçu une pile sur l'Aisne et qu'ils seront boutés hors de France. J'ai eu l'angoisse, avant de partir pour la Ferté, à l'idée que je verrais des tas de morts et des choses horribles. Absolument rien de tout cela. Sur le plateau de Jouarre, j'ai vu la trace de beaucoup de bivouacs et, à plusieurs endroits des gens qui labouraient là où on s'est battu il y a quelques jours! Ah ! j'ai un trophée ! J'ai trouvé dans le cabinet de Bon Papa un manteau d'Allemand roulé avec son petit bidon. Nos garçons rapporteront peut-être des casques à pointe, mais moi j'ai mon manteau d'Alboche, que je ne donnerai pas pour un empire.

Bordeaux -6 octobre 1914

Eugène à Mériem

Ta mère a supporté le choc affreux de la mort de Younès avec son courage habituel. Nous sommes tous bien malheureux et notre pauvre Younès est l'objet constant de nos pensées, ainsi que Salem qui va avoir à subir cette douleur par-dessus les souffrances qu'il a à supporter et qui en cette circonstance ressentira avec d'autant plus de violence l'amertume de l'éloignement du foyer. Pauvre enfant, pourvu qu'il ait la force de subir son calvaire jusqu'au bout et la chance d'éviter la mort ! Nous tremblons pour lui. Je m'efforce d'avoir quelques renseignements sur les circonstances de la mort de ton frère et dès que j'en aurai je t'en ferai part. Ce que nous en savons par sa lettre du 8 septembre c'est qu'il était ce jour-là toujours plein de courage et d'ardeur. Nous avons bien regretté que tu ne fusses pas avec nous au moment où nous avons appris notre malheur. Ton télégramme nous a dit que ton grand-père n'a pas subi de contrecoup de cette nouvelle et j'espère que de ce côté plus rien n'est à craindre.

Chaumes -6 octobre 1914

Mériem à Salem

Mon cher vieux Salem, Comment vas-tu, que fais-tu, que deviens-tu ? Tu dois te battre ferme, mon cher grand, en ce moment : travaillez bien mes petits, tuez-en, tuez-en tant de ces brigands de Prussiens, qu'il n'en reste plus ; vengez-nous et vengez-vous, et vengez la France pour tout le mal qu'ils nous font ; jamais on ne leur en fera assez. Si tu as un jour un petit moment pour nous donner de tes nouvelles, envoie-nous un mot à La Ferté, car j'espère que nous y serons d'ici peu, sans savoir encore quand nous partirons d'ici.

Agen -Mardi 13 octobre 1914

Paul à Salem

J'ai lu avec un grand plaisir ta carte, que j'ai reçue hier. (…) Tu n'as pas eu comme moi la consolation d'être avec la famille, quand tu as appris la fatale nouvelle. J'espère que les soucis et la fatigue de la guerre t'aideront à supporter ta solitude. (…) Maman est venue me voir dimanche. Elle est d'un courage admirable, comme tu la connais. Malgré sa douleur elle supporte vaillamment la mort de son fils en pensant qu'il est mort en défendant son pays et en faisant son devoir. Le pauvre Younès est mort au moment où la vie se présentait si belle à lui. Maintenant il ne souffre plus et ce serait une lâcheté pour nous que de pleurer. Car c'est nous-mêmes que nous plaignons de ne plus l'avoir. Regretter sa mort c'est faire passer le bonheur que nous avions avec lui, avant l'intérêt du pays qui avait besoin de lui. C'est ce que je m'efforce de me persuader mais cela n'enlève pas la tristesse (…). Donne souvent de tes nouvelles si tu peux, en ce moment surtout. Je n'ose pas te dire de te ménager et tu sais et fais ton devoir. Mais si tu avais l'occasion de t'exposer, spécialement sans y être obligé, rappelle-toi Papa et Maman. Puisse cette terrible guerre se terminer vite et nous retrouver réunis, tous les sept maintenant, hélas !

Bordeaux -Mercredi 14 octobre 1914

Julie à Salem

(…) Chérifa est partie samedi soir pour Chaumes où elle est arrivée lundi soir, elle nous l'a télégraphié et a trouvé tes grands-parents en bonne santé malgré leur grand chagrin. Nous avons désiré que tes deux soeurs soient l'une prés de l'autre pour se soutenir et consoler vos grands-parents si seuls là-bas. J'ai reçu aujourd'hui encore de bonnes nouvelles de Paul. Tu ne peux te figurer toutes les lettres affectueuses et touchantes que nous recevons et tout le bien que l'on nous dit de notre pauvre disparu. Bien des personnes nous demandent de tes nouvelles et t'aiment comme on aimait ton frère. Nous faisons faire de ses photographies, je t'en envoie une où il me semble avoir une physionomie que nous lui connaissions bien. (…).
Pensons toujours à notre belle France et résignons-nous sans nous plaindre, aux sacrifices si douloureux que nous devons lui faire. Soyons résolus et plein d'espérance, il n'est pas possible que celui de ton frère ne nous rendent pas l'Alsace et la Lorraine.

Chaumes 28 octobre 1914

Ernest Gratiot (ancien médecin) à sa fille Julie Résal

Ma chère fille, Je viens de lire la lettre d'Eugène à Mériem. J'y vois que tu as l'intention d'aller à Issoncourt pour assister à l'exhumation de ce pauvre Younès. Si tu écoutes mes conseils, n'y vas pas. Dans notre souvenir, nous nous rappelons Younès comme un grand et beau garçon, avec sa bonne figure presque toujours souriante et son air plein de courage et de décision, quand il est parti. S'il faut que tu le voies quand on le retirera de terre après deux mois de séjour, il sera méconnaissable et il t'en restera un souvenir horrible, qui sera comme un cauchemar perpétuel. J'ai assisté plusieurs fois à des exhumations après des temps plus ou moins longs. Malgré l'habitude de voir des cadavres dans des amphithéâtres, j'ai toujours trouvé cela affreux. Younès, comme ses camarades, est resté plusieurs jours avant d'être enterré. Les mouches, dont c'est le rôle, ont eu le temps de pondre leurs oeufs sur les parties molles, qui toutes auront été dévorées. Il n'en restera plus rien qu'un spectacle horrible, les corps ne pouvant plus guère être identifiés qu'à la taille et aux marques du linge. Eugène pourra-t-il le faire, s'il en a le courage ? (…). Pardonne-moi de t'écrire sur un sujet si pénible, mais je le fais dans une bonne intention. Ici nous nous portons bien, les feuilles jaunissent et commencent à tomber, mais le pays est plus beau et on voit mieux le paysage qui était caché par les arbres.

Bordeaux -Mardi 10 novembre 1914

Louis à Salem

Nous avons reçu la cantine de Younès où il y avait du linge et son costume de polytechnicien mais sans son képi ni son claque ; il y avait aussi des lettres : une de Papa, une de Maman, une de Fa et une de Paul et une de Boucher. Nous avons reçu une lettre de tante Jeanne nous disant qu'ils avaient fait bon voyage pour rentrer à La Ferté et Raton va bien. Elle nous dit que Jean Delaneau a été tué ! Ici, rien de nouveau, je passe le conseil de révision le 12, Roger Clavel l'a passé aujourd'hui et a été pris bon, je pense que je le serai aussi. (…). J'ai vu le communiqué ce soir : grand choc au Nord, car les Français et les Allemands ont pris l'offensive en même temps, mais ce fut à notre avantage. Il paraît que Guillaume est affolé par la victoire des Russes et ne sait plus quoi faire ; il a très vieilli, disent les journaux, il commence à expier.

Paris -Dimanche 27 décembre 1914

Mériem à Salem

Mon cher frangin, Je suis bien contente si mes chocolats vous ont fait plaisir, et qu'ils aient été bons. Cette fois, je viens souhaiter une bonne année, et j'espère que mes souhaits n'arriveront pas en avance comme les chocolats, ni, non plus en retard. C'est toujours la victoire, que je vous souhaite : travaillez bien en 1915, et flanquez-leur une pile, à ces sauvages de boches, pour venger notre pauvre You, tous les autres qu'ils nous ont encore tués, et tous les pauvres gens à qui ils ont fait tant de mal. Du reste, ce n'est pas l'envie qui vous manque de faire du bon ouvrage, et vous en faites : vous êtes les plus beaux soldats du monde, et les plus braves, et les plus gentils, et tout le temps ; ceux qui ne se battent pas, les femmes et les hommes, pensent à vous et vous bénissent. Je te raconte toutes ces histoires-là comme ça me vient de la cervelle au bout de ma plume. Je vais partir jeudi 31 pour La Ferté, où je resterai jusqu'au lundi, je n'y suis pas encore allée depuis mon retour de Bordeaux et je serai bien contente de voir Bon Papa et Bonne Maman, qui vont paraît-il très bien. Imagine-toi que j'ai une deuxième petite élève : je suis bien contente ! c'est toujours Mlle de Monvel qui me l'a donnée ; elle a neuf ans, elle s'appelle Nicole, et c'est tout le contraire de mon moineau de Colette ; c'est une petite très renfermée, qui a des grands yeux un peu sauvages, mais je la trouve tout à fait gentille, et en la prenant par la douceur, je crois que j'en ferai tout ce que je voudrai. C'est tout à fait intéressant tu sais de s'occuper ainsi d'enfants et d'être professeur ; et quand on aime les petits et qu'on les connaît, je crois qu'on peut faire rudement du bien. À propos d'enfant, j'ai rencontré l'autre jour une petite gamine qui sautait à cloche-pied sur le trottoir, et qui chantait, sur l'air : As-tu vu Bismark à la porte de Chatillon, un couplet qui, je pense, va devenir une scie, et que voilà :

« As-tu vu Guillaume
À la porte du charcutier
Pendu par une patte
Qui saignait du nez »

Ce n'est peut-être pas très spirituel, mais c'est d'actualité.

Mercredi 20 janvier 1915

Chérifa à Salem

Mon cher Salem, Rien de bien intéressant à te raconter ; notre vie, comme la tienne dans un autre genre, est toujours la même, depuis deux mois au moins que je suis rentrée ici. Ce n'est donc pas pour te raconter quoi que ce soit de sensationnel, mais pour faire un brin de causette avec toi que je t'écris. (…). Tu sais que Monsieur Meunier a envoyé à Papa la photo que son fils a prise de toi avec tes hommes ; elle est très bonne, mais malheureusement tu es certainement le moins réussi du groupe car on ne voit presque pas tes yeux ; elle nous a fait pourtant beaucoup de plaisir et tous les jours précédents nous l'attendions avec impatience. Tu as une bonne tête avec ta barbe ! ! ! je trouve que tu ressembles beaucoup au portrait, à l'huile, de Bon Papa qui se trouve dans sa petite chambre. Parmi tes hommes il y en a quatre ou cinq qui ont de belles têtes et l'air intelligent et sympathique ; en particulier celui qui est à ta droite et un autre derrière et à gauche de la photo. Depuis le début de cette guerre j'ai pensé souvent, mais ai oublié de te le dire en t'écrivant, que les chants patriotiques français, *La Marseillaise*, *Le Chant du Départ*, *Sambre et Meuse*, etc, sont vraiment épatants ; ne trouves-tu pas qu'on les trouve bien plus beaux qu'avant et que les phrases sont bien plus vraies ? Tu sais, l'an dernier je ne sais plus quel jobard avait dit que *La Marseillaise* c'était très bien en 89 mais que maintenant c'était grotesque ; je trouve qu'il se trompait le monsieur, et fortement ! Dimanche, nous avons reçu à l'hôpital où je suis lingère sept malades ; ils étaient dans des tranchées entre Arras et Albert. Ils ont la grippe, des rhumatismes ou de la bronchite. Depuis plus de deux mois nous n'en avions pas reçu venant du front. Il paraît que de nouveau on va en envoyer en plus grand nombre à Bordeaux parce qu'on préfère ne pas encombrer les hôpitaux du nord.

Bordeaux -Samedi 30 janvier 1915

Julie à Salem

Mon Grand Chéri, Ta longue lettre du 26 m'est arrivée ce matin un peu avant que ton papa parte pour Agen. Je la lui ai donnée à emporter afin que Paul ait de tes nouvelles toutes fraîches. Ton papa va le voir ce soir et passer la journée de demain avec lui. (…).Tout le monde en France ne pense qu'à vous et on ne parle pas d'autre chose que de la guerre. (…). On n'a pas de goût à la vie normale ; les hommes sont partis, les réformés n'osent plus se faire voir, même ici à Bordeaux, on leur fait des réflexions désobligeantes ; les hommes agés trouvent des occupations en quantité, il faut remplacer les absents ; quant aux femmes, beaucoup sont dans les hopitaux, dirigeant des ouvroirs où on travaille pour les soldats, ce qui

procure de l'ouvrage à des ouvrières sans ressource. Finalement, je crois qu'on pourrait compter les personnes qui vivent comme d'habitude. Il n'est plus question de dîners, encore moins de soirées, on se réunit un peu pour causer, parler des nouvelles et c'est tout. Les cinématographes ont repris, cela fait vivre quelques personnes de plus et on montre je crois des vues de la guerre ; on donne aussi des concerts dans les églises, précèdés d'un sermon, pour les hopitaux et les blessés. Mais nulle part on ne fait de toilettes, les femmes sont mises sobrement, en couleurs sombres, et chacun de la sorte se restreint dans ses dépenses personnelles (…).

Bordeaux 19 février 1915

Julie à Salem

(…) Je t'ai dit hier que j'approuve tout à fait ta façon de parler secrètement par lettre. Je te mets une phrase dans cette lettre où je mélange les points et virgules, tu me diras si tu as compris. De plus si tu veux, pour plus de discrétion quand nous parlerons de la France, nous la désignerons par un nom de femme commençant par J : Jeanne, Juliette etc., l'Allemagne par un nom de femme commençant par M, l'Angleterre, toujours par un nom de femme commençant par C, et la Russie par G. Je ne sais pas ce qu'a produit la journée du 75, on ne l'a pas dit encore, je te l'écrirai. Ici il a fait un temps épouvantable, cela a dû faire tort à la vente. Chérifa t'a acheté une petite médaille que je t'enverrai dans un prochain colis. (…). Dis-moi les choses que je peux t'envoyer qui te feront plaisir. As-tu encore du papier, aimes-tu le pain d'épices, préférez-vous des pruneaux, des dattes, veux-tu de la moutarde, as-tu encore du permanganate ?

Au front -21 février 1915

Salem à Paul

Je viens de passer trois ou quatre jours très mal en point ; j'ai pris de l'aspirine et me suis mis de la drogue dans le nez : c'est fini mais je suis un peu las. Ici, toujours la même vie ; je ne peux guère te donner de détails parce qu'on nous a prévenus que la censure se resserre. Donc pas de nom de village, mais tu sais où je suis, position d'avant-garde comme en décembre. Les jours allongent, le temps est un peu moins froid, mais il y a encore les giboulées de mars à laisser passer : ça dure, mais ça vient. Les alouettes pépient à cœur joie, quelques merles commencent à siffler, les moineaux, roitelets, verdiers, rouges-gorges, pinsons, chantent aussi. Les noisetiers fleurissent mais aucune autre plante ne manifeste de vie extérieure. Ici, après le travail, on ramasse les fusées en aluminium des marmites boches ; les types coulent

des anneaux et font des bagues ; çà les occupe, c'est le principal ; et avec rien comme outil on arrive encore assez vite à de bons résultats. On a fait un jeu de dames et ce sont des parties acharnées. Moi, quand j'en ai le loisir, je lis.

Bordeaux -5 mai 1915

Julie à Salem

Nous voilà à une date qui nous réjouissait les autres années, tu devines ce qu'aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de ton pauvre frère me donne comme pensées, aussi je viens causer avec toi et encore te remercier de ta longue lettre reçue hier et que je viens de relire avec beaucoup de plaisir. (…). D'après ce que tu me dis, je vois que l'appareil photo sera bien reçu, non seulement par toi mais aussi par tes hommes ; comme maintenant je sais que c'est bien un Kodak, je n'ai plus de remords d'avoir pris ce modèle qui, j'espère, ne t'embarrassera pas trop, mais je ne t'ai peut-être pas envoyé assez de rouleaux de pellicules. Voilà Paul qui se met aussi à la photo ainsi que Louis qui a fait des économies sur l'argent que ton Papa lui donne chaque mois depuis qu'il est au régiment, afin d'avoir aussi un appareil dont il avait la plus grande envie. Moi, je trouve cela très bien car c'est très intéressant maintenant, mais ce le sera autant plus tard par le souvenir que les photos vous donneront, et je vous comprends d'autant mieux que cela m'a fait toujours envie, même dans un temps où les appareils étaient bien moins pratiques qu'actuellement.

Paris -8 mai 1915

Mériem à Salem

J'ai reçu jeudi ta longue lettre ; tu es bien gentil de m'écrire comme ça aussi longuement ; ça me fait bien plaisir, tu sais ; c'est comme un brin de causette qu'on ferait ensemble. Je suis bien contente si mes chaussettes te vont ; j'en fais une autre paire comme ça ; mais, tu sais, il me faut six mois pour faire deux chaussettes, aussi il ne faut pas que tu sois pressé, car elle sont encore pour toi. Tu es bien gentil de me proposer une bague d'aluminium ; bien sûr que je veux bien que tu m'en donnes une, je la garderai comme la prunelle de mes yeux, tu penses ; je t'envoie la mesure de mon doigt comme tu m'as dit de le faire. (…).Tu es un bon vieux, tiens ! Je t'envoie ta petite photo : ils sont rudement grands tous les types de ta pièce ; tu es un des plus petits, et tu es pourtant un bel homme ! (…). Si tu ne lis pas les journaux, tu dois en savoir autant à peu prés que ceux qui les lisent, car ils ne disent pas grand-chose en ce moment. Aujourd'hui ils annoncent, sans avoir encore de détail que le Lusitania (tu sais, un des plus grands paquebots anglais) a été torpillé par un sous-marin allemand et a coulé en une demi-heure ; il y avait deux mille personnes à bord. Cette sale race d'allemands est atteinte de folie ! À ce propos, tu sais peut-être que dans la région du Nord, ils se servent de gaz

asphyxiants ; mon oncle Georges, avec la commission d'enquête dont il fait partie, est là-bas, pour ajouter cela à leur rapport. Quand il sera revenu, si il nous raconte des choses intéressantes, je te l'écrirai.

Agen -Dimanche 23 mai 1915

Paul à Salem

Voici deux photos des premières que j'aie faites. Sans être excellentes elles ne sont pas mauvaises et je pense que tu seras content de revoir ces physionomies. Maman, qui m'a pris, n'a pas fait durer la pose assez longtemps et je suis un peu moricaud avec ces yeux blancs mais peu importe. Dis donc, mais elles sont excellentes les tiennes sauf une ou deux bougées ou trop peu éclairées. C'est épatant cette photo qui permet de vivre ensemble un peu autrement que par la parole. Fais-toi prendre le plus souvent possible. Ton installation me semble tout à fait confortable. D'après ce que je vois, tout le coffre de droite est rempli d'explosifs et tout le gauche de shrapnells. Est-ce la nouvelle règle, ou le fais-tu à ton idée ?

Paris -Mardi 25 mai 1915

Mériem à Salem

J'ai été passer dimanche et hier lundi à La Ferté. Il a fait un temps magnifique. Bon Papa va mieux que le pont Neuf ; Bonne maman va très bien aussi sauf qu'elle a une douleur à la jambe (c'est un peu de goutte paraît-il), ce qui lui fait tirer la patte comme un pauvre blessé de la guerre.

Bordeaux -samedi 31 juillet 1915

Chérifa à Salem

Mon vieux frangin, Hier, en revenant à midi de mon hôpital, j'ai trouvé ton petit paquet, j'étais bien contente, et je l'ai été encore bien plus une fois que j'y ai découvert ma bague ! (…). On en voit beaucoup tu sais, des bagues faites par les poilus dans les tranchées, mais généralement, elles sont seulement ébauchées et surtout, pas de très bon goût ; tandis que la tienne, comme me l'a dit hier soir Jeanne Clavel qui était à l'hôpital avec moi, elle est distinguée. Je voulais t'écrire hier soir ; mais je voulais d'abord développer tes pellicules pour t'en donner des nouvelles et la séance a duré plus longtemps que je ne pensais, aussi je me suis couchée après ; en me réveillant tout à l'heure, j'ai été les faire sécher et je te tirerai des papiers demain. Aucune n'est voilée ; la plupart me paraît même excellente. J'ai vu, autant qu'on peut reconnaître des choses qu'on ignore un peu,, tous tes camarades, je pense, que tu

as pris les uns après les autres sortant d'un boyau ?

Le Bourget -7 août 1915

Louis à Paul

Je suis au Bourget depuis mercredi et suis monté deux fois en aéro, pas très longtemps. Mais le temps est dégoûtant et on ne peut pas voler à cause du brouillard. C'est épatant de voler, mais on a des chatouillis dans le ventre quand on descend vite et quand on est dans des vagues de vent. Je suis monté sur des Farman, et je monterai sur des Voisin, Caudron, et biplan Nieuport (petit outil épatant).

17 août 1915

L'autre jour, je devais faire de la photo ; je pars et je rencontre le plafond à huit cents mètres, et je monte par dessus (il faut photographier au moins à quinze cents mètres) et vais à deux mille trois cents mètres ; je ne voyais plus la terre mais une mer de nuages superbe avec le soleil qui tapait dessus ; des vraies montagnes avec des colonnes de nuages de plus de mille mètres éblouissants de blancheur ; je n'ai pas pu résister et j'ai pris quatre photos de nuages. Il est probable qu'on m'engueulera d'avoir fait cela, mais je m'en fiche.

Au front -19 août 1915

Salem à Paul

Je reviens de permission, tu dois du reste le savoir, à La Ferté, dans cette douce paix de famille. En cette tenue bizarre peu réglementaire, je me demandais vraiment si l'on était en guerre, mais les souvenirs précis y suffisaient. Je suis revenu et je me demande, ça a été si vite passé, si ce n'est pas un rêve. Tu ne peux te douter du bien que cela m'a fait. Reviendrai-je ou non, c'est toujours la question qui vous revient, eh bien, peu importe, j'aurai revu mon pays et la famille.

Au front -21 septembre 1915

Louis à Mériem

Voudras-tu m'envoyer le plus vite possible, le plus grand nombre de pellicules possible (sans rien exagérer non plus). Chérifa m'a écrit qu'elle n'en a pas trouvé à Bordeaux, et il y a quinze jours que j'en attends. Tu n'as qu'à demander des pellicules Kodak n°116 et si on te demande le format c'est 6 1/2 x 11, des pellicules de 6. Je te demande pardon de te déranger, mais j'aurai l'occasion de prendre des photos maintenant, que je ne pourrai pas prendre plus tard. Le temps se remet au beau et je pense pouvoir travailler un peu. En attendant je joue au bridge et j'ai un peu le cafard : mais cela va me passer.

Au front -12 octobre 1915

Salem à Julie

Les rats nous embêtent toujours. On leur livre une chasse sans merci mais peu efficace, avec des collets. Alors, comme je leur ai déclaré la guerre comme aux Boches, et qu'ils me dégoûtent presque autant, je te demande de m'envoyer à l'occasion deux ou trois tapettes ; ce sont des pièges très efficaces.

Au front -4 à 8 novembre 1915

Louis à Eugène

Tu m'as demandé depuis longtemps quel est le travail que je fais. Les observateurs font trois choses : la surveillance proprement dite, qui consiste à dire par T.S.F. si les tirs de barrage faits pour matraquer sont bien en portée et en direction, à les faire modifier s'il y a lieu d'après les positions amies (on peut voir où sont les Français par exemples, par des conventions et trucs), cela c'est théorique pour la guerre de campagne, mais cela n'a jamais été appliqué jusqu'à présent. Ensuite il y a le repérage des batteries boches en action : on indique par T.S.F. les batteries qu'on voit tirer et c'est très important parce que c'est le seul moyen infaillible qu'on ait pour découvrir les batteries.

Au front -23 novembre 1915

Louis à Mériem

Regarde dans la poche de derrière de mon porte-cartes tu verras de belles photos, et celles-là je t'autorise à les montrer à qui tu voudras. De même si tu as aussi reçu la chanoinesse avec les pellicules dedans tu pourras l'envoyer à Fa pour qu'elle fasse des positifs. Mais ce qu'il ne faut pas montrer ce sont les photos du glyphoscope.

Au front -22 décembre 1915

Paul à Mériem

C'est vexant. Je suis tellement utile ici que j'ai demandé l'aviation, mais ne vois rien venir encore.

Au front -7 janvier 1916

Salem à Paul

Ici rien de neuf. Pétarade ; les Boches font les Jacques, on cogne dessus et ils répondent, c'est la vie. Nous travaillons pour nous organiser ; j'ai recueilli de l'aluminium et des ceintures (d'obus, en cuivre) pour bricoler aux moments perdus, mais ils sont rares. Ma cagna est si

étroite pour sept et je suis si maniaque et difficile pour écrire que je ne peux le faire en toute tranquillité que le soir quand ils ronflent. (…). J'ai écrit tous ces jours-ci aux plus intimes et aux gens amis qui ont été si chics pour moi ; et c'est un plaisir de recevoir de leurs nouvelles, on revit les bons moments.

Au front -29 février 1916

Louis à Julie

S'cuse-moi de ne t'avoir pas écrit, surtout que je n'avais aucune raison de ne pas le faire. Je me porte comme le Pont Neuf ; je suis chez un très brave homme avec qui je fais la causette et où je suis bien installé. Depuis mon arrivée j'ai fait des vols, et aujourd'hui j'ai fait un réglage qui a très bien collé : cela m'a fait plaisir car il y a deux autres observateurs qui ont essayé d'en faire en même temps que moi et n'ont pas réussi. Il fait un temps dégoûtant car il dégèle ; mais pendant que cela tenait encore j'ai fait des photos qui sont bonnes, des effets de neige des environs, et des vues d'Amiens : cela complète bien ma collection de photos aériennes. Des lignes, on voit Péronne très bien et si j'en ai l'occasion, j'essaierai de la photographier.

Au front -16 mars 1916

Salem à Mériem

(…). Ça va toujours bien. Les événements marchent, les Boches continuent de se faire faucher autour de Verdun, qu'ils n'auront pas. Les neutres nous sont plus favorables, ou voient plus clair ; mais peu nous importe, que pèse leur avis ? Et nous attendons toujours une de leurs attaques, qu'il faut arrêter au mieux. Où et quand ? (…). J'ai enfin fini, aussi bien que j'ai pu les réussir : une bague pour Maman, comme la tienne ; je l'avais fondue à Geny, c'est vieux déjà ; et un coupe-papier fabriqué avec une ceinture de 77, qui est tombé à 10 mètres devant ma pièce, un jour, à notre ancienne position, pour Papa. Je viens de leur écrire et de faire le paquet, pour que tout parte ensemble : ai-je exprimé ce que je voulais ? Peu importe, j'espère que cela leur fera plaisir. Et si jamais je devais y laisser ma peau, ce serait un bien mince souvenir, mais, si tu veux, une preuve que je pensais à eux. Pourquoi diable est-ce que je remue ces idées ? Après tout, il vaut mieux revenir... Je peux être bêtement accroché par un morceau de marmite, sans utilité et dans le calme ; ou au contraire, à un moment où ce sera la lutte. En tous cas, ici ou ailleurs, c'est une occasion de te le dire, si j'y reste et qu'on me retrouve, qu'on me ramène à La Ferté. Mais si non, peu importe où, ce sera toujours chez nous, en France. Ça ne fait rien ; mais j'aurai la conscience tranquille, et j'espère que j'aurai fait tout ce que j'aurai pu, et ce que je devais faire, et tâcherai de faire aussi bien que ce

pauvre Younès, dont le souvenir ne me quitte pas.

Au front -7 avril 1916

Louis à Paul

Je viens de passer quinze jours assez tristes ; (…) un aspirant observateur, Raybaud, a été tué dans un combat qu'il a eu avec un Fokker. Il revenait de faire la photo des positions boches et il a été surpris par le Boche. Les quatre premières balles l'ont touché, il a eu les 2 cuisses cassées et il est tombé dans le fond de la carlingue. (…) On l'a sorti et couché par terre et aussitôt il y a eu un rassemblement de fantassins. Lui n'a rien dit, ne se plaignant pas, il a pris une cigarette, l'a allumée et a fumé tranquillement en attendant qu'on le panse : tous les fantassins ont été ébahis de son attitude. Quand je suis allé le voir, nous avons un peu blagué ensemble, j'étais loin de croire qu'il en mourrait ; et le soir à 8h30 il a dit au médecin : « sauvez-moi ! sauvez-moi ! » puis instantanément il est mort d'une hémorragie : il avait une artère fémorale coupée. Il était arrivé huit jours après moi à l'escadrille, c'était un très bon copain et très amusant. Il a été décoré de la médaille militaire. Le soir de son enterrement deux types venant de la M.F.62 et affectés à mon escadrille ont été attaqué par le même Fokker et ont été tués tous les deux par les balles, et l'appareil a pris feu en l'air. Je suis allé à l'endroit où ils sont tombés : le moteur était enterré de 1m. et les ailes du Farman, qui avaient fichu le camp en l'air étaient à quinze cents mètres de là. Tu penses que tout cela, coup sur coup, nous a impressionnés, et j'ai eu un cafard terrible pendant quelques jours. (…). Ne dis rien de toutes ces histoires à la famille qui s'affolerait ; je te demande seulement de dire à Chérifa de vive voix, quand tu la verras, de me tirer des papiers de toutes les photos que j'ai prises de Raybaud pour que je puisse les envoyer à sa famille.

Au front -(Verdun -cote 304) -4 août 1916

Salem à Paul

(…) Pendant les jours, tu ne peux te figurer ce que nous avons pris. Au début, nous étions dans un taillis sous futaie, en bordure d'une clairière ; taillis fourni, on ne voyait pas loin. Au bout de dix jours, on voyait presque en terrain nu, à cinquante mètres. Quelques chicots de bois restaient, ça s'est complété, on ne reconnaît plus les sentiers, ni rien ; ça change tous les jours. Et malgré tout, pendant cette dernière accalmie, la nature reprend ses droits, les coteaux reverdissent, et quelques pervenches épargnées fleurissent. Et de nouveau, la verdure est déchiquetée (…). Les jours durs, on ne lit même pas les journaux, tous un peu abrutis ; quand ça se calme, on respire, on travaille puis on lit, écrit et fume. Cela pue par ici, c'est effrayant ;

avec les moustiques, les totos et les mouches, c'est complet. Je ne sais pas comment Dante a imaginé son enfer, mais c'est pas mal ici ; il y a d'ailleurs mieux : les pauvres fantassins, bien des fois, doivent en voir de pires.

Chaumes -mardi 3 octobre 1916

Chérifa à Salem

Mon cher Salem, Voici les épreuves de ton dernier rouleau ; elles sont excellentes et je pense qu'elles te feront plaisir ; sauf deux qui sont bougées ce serait parfait. Veux-tu me faire plaisir ? Ecris-moi les nom des hommes qui sont avec toi là où il y a une espèce de caisse et où tu es très bien. J'ai reconnu Méginou mais il y en a d'autres dont je connais bien la tête mais dont je ne puis me rappeler le nom.

Au front -4 octobre 1916

Louis à Julie

Voilà de mes nouvelles : très bonnes, mais je commence à en avoir assez de rester ici à ne rien faire. Vivement qu'on fiche le camp sur la Somme !

(…). Mardi matin, avant que je reparte à l'escadrille, Mériem m'a fait un concert ; elle m'a joué du Beethoven, du César Franck et du Schumann, et cela m'a fait beaucoup de plaisir : la musique est une chose vraiment épatante !

Paris -16 octobre 1916

Mériem à Salem

Comment ça va ? Moi, ici, je continue encore à planter quelques clous mais ce sont les derniers, tout va être tout à fait fini. Par exemple, ça coûte cher de s'installer, c'est une chose, c'est une autre, je n'ai plus le sou, et vis sur cent francs que m'a donné Louis pour me payer une paire de bottines lacées très haut, genre bottes d'aviateurs ; c'est un drôle de type, tu sais notre petit frère ; il voulait que j'aie des bottines hautes parce que c'était chic ; comme je lui disais que ça dépassait mes moyens, il m'a dit qu'il me les paierait et à un de ses derniers voyages m'a royalement laissé cent francs pour ça (…). Je n'ai pas encore acheté les bottes, et je mange les cent francs !

Au front -13 décembre 1916

Louis à Mériem

Attends-toi à me voir arriver un de ces soirs en trombe, car je vais faire un stage à Beauvais :

compris ? Maintenant j'ai vingt et un ans, cela commence à devenir vieux, mais que veux-tu ? Cela va se traduire dans mes distractions : autrefois, je faisais du canot et de la boxe, maintenant « je courrai après les petites femmes ». Ah ! tu sais, tu n'as pas à rouspéter : je suis majeur ! (…). J'ai fait deux loopings, oui mam'zelle !, et je me suis empressé de l'écrire à Maman pour lui donner des émotions : c'est très, très amusant.

Lundi 8 janvier 1917

Paul à Salem

Me voici pour une dizaine de jours à Villacoublay où se forme mon escadrille (N83). J'arrive enfin au but. Nous allons au nord d'Epernay (région Berry au Bac). Çà me plaît assez. Pour le moment je profite de mes derniers jours d'embusquage en passant une grande partie de mon temps à Paris, car il pleut ou vente et je ne puis voler. (…). Je pense que tu vas toujours bien ; çà n'a pas l'air de trop barder en ce moment où tu es et je pense que vous soufflez un peu.

24 janvier 1917

Louis à Salem

Je te souhaite une bonne année et de revenir tout plein de gloire à Paris après avoir fichu une bonne pile aux Boches, mais tu sais presque une extermination, puis après de te marier avec une gentille femme et d'avoir beaucoup d'enfants pour repeupler la France. Pour le moment, mon poteau, il fait rudement froid et en l'air on n'est pas à la noce, mais pourvu qu'on cogne sur les Boches, le reste importe peu.

Au front -Verdun 1er février 1917

Salem à Mériem

Nous sommes remontés en position depuis 5 ou 6 jours, et nous sommes déjà très sales, les mains noires, la figure plus ou moins barbouillée ; seuls les yeux et les ongles brillent un peu. Sans que cela soit plus terrible qu'ailleurs, l'endroit est étrange ; une espèce de plateau coupé de deux ravinements, avec quatre forts aux quatre points cardinaux. Un terrain où les trous de marmites se touchent, preuve de l'enfer que çà a dû être ; le tout atténué par la neige. Plus aucune trace ni de témoin de vie normale pouvant servir de repère ; on ne sait plus les dimensions, et on se trompe facilement, du simple au double. Tout est gelé, heureusement, et çà ne sent rien pour le moment. Le ciel, gris par là-dessus, avec ces apparitions diaboliques que l'homme a inventées pour se détruire : une saucisse, qui a un aspect bizarre avec ses

cornes, émerge au sud ; un ou deux avions qui cornent comme des toupies, sans compter les marmites lointaines avec leurs gerbes de flammes et fumée, ou les proches qui vous font rentrer en vitesse dans nos trous ; et des gaz malsains par-dessus le marché. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un lieu plus fabuleux sur terre. Sommes-nous sur une banquise ? Sur terre, et même en France, on peut se le demander.

Au front -8 mars 1917

Louis à Paul

Je comprends très bien que tu aies été très embêté par ton aventure de protection de G4. Tu as fait ce que tu devais faire, et un autre à ta place n'aurait pas fait mieux. Tu as mis le Boche en fuite, on ne pouvait pas te demander plus. La poisse est qu'il est parti après avoir tué le Capitaine du G4, mais on ne peut pas t'en vouloir. (…). Il rentre une part de hasard dans la guerre ; il vous arrive des coups durs quand on a tout fait pour les éviter, et on n'écope rien le jour où on fait une grosse imprudence. (…). Maintenant je trouve que ton attitude contre le Boche dans les conditions où tu étais, a été très chic. C'est évidemment ce que tu avais à faire, mais c'est très chic de la part d'un jeune pilote qui n'a que 10 heures de vol sur l'ennemi.

Au front -22 mars 1917

Paul à Mériem

(…) Il me semble, m'amie, que nous vivons une période historique ! On annonce en trois lignes aux échos du journal, que la Chine rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne... Il est vrai que la première page annonçait la révolution russe et la prise de Bapaume ! Je mentionne en dernier, la chute de Briand. Tu ne peux te figurer comme cette crise ministérielle laisse le poilu indifférent. À la vérité, on ne s'étonne ni ne s'intéresse plus à aucune nouvelle. On dit : « Tiens ! » ou « Ah ! » et on continue sa manille ou son bridge. Il n'y a que pour les événements de la Somme qu'on s'est levé pour regarder la carte (…). Le péquenot qui ne fait rien à l'arrière, s'attache au point du front où l'on avance, et ne pense qu'à cela. Mais pour nous, et tous les combattants en général, si nous nous intéressons à ce que font les camarades d'à côté, notre propre action est toujours notre principale préoccupation. On parle ici autant du bombardement d'un petit village voisin ou de la dernière victoire du Capitaine Doumer, que de l'avance dans le Nord. Nous sommes aussi des acteurs, et nous avons autre chose à faire que de regarder et applaudir les camarades. Les spectateurs de l'arrière sont là pour cela

citation

Le Maréchal Des Logis Résal, pilote à l'escadrille N 83

« Le 24 mars 1917, chargé d'une mission de protection, a livré combat à quatre avions ennemis, à 15 kilomètres au-delà de leurs lignes. Blessé grièvement aux deux yeux, a fait preuve d'un courage et d'une énergie admirables, en regagnant nos lignes. Supportant héroïquement les plus vives souffrances, ne s'est préoccupé, à l'atterrissage, que du sort de l'appareil qu'il escortait. Perte de la vision de l'œil gauche »

(Nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur)

Jonchery-sur-Vesle -29 mars 1917

Julie à Mériem

(La mère de Paul, après s'être portée à son chevet à l'hôpital, fait le récit à sa fille des circonstances de sa grave blessure au visage) J'ai causé avec lui de temps à autre ; il m'a demandé comment chacun avait appris la chose. Il était allé accompagner un Caudron pour la photographie, monté par le petit Schlumberger comme observateur. Ils ont été attaqués par trois Boches, loin dans leurs lignes, et Paul a combattu avec eux pendant un instant puis, pendant qu'il regardait où il se trouvait, l'un lui a tiré dessus de nouveau, et l'a touché comme tu sais. Alors, n'y voyant plus du tout, il a coupé son moteur et piqué, attendant la mort à la terre, et trouvant la descente très longue et la terre bien loin quand, de l'œil droit il a aperçu une lueur. Alors, reprenant espoir, il a remis son moteur et, avec sa main, tâché de dégager son œil. Il a aperçu l'Aisne, et s'est dirigé tant bien que mal, car le sang coulait et lui obscurcissait la vue. Il s'est regardé dans la glace faite pour voir derrière, et a été horrifié. Ayant atteint nos lignes, il a cherché à se poser entre l'Aisne et le canal, et a piqué, mais voyant toujours mal, il pensait se tuer. Il a rebondi deux ou trois fois, puis l'appareil s'est retourné. Il en est descendu, a fait quelques pas puis s'est couché et a attendu. Très peu de temps après, des fantassins l'entouraient, on l'emmenait dans une ambulance et on l'amenait ici en auto (…). Je n'ai pas le temps d'écrire à d'autres personnes ; envoie cette lettre à tes Grands-parents et écris à Salem et à Louis.

Fontainebleau -3 avril 1917

Salem à Paul

J'ai été rudement inquiet sur ton sort, quand j'ai appris ta blessure. Mais dimanche, Mériem d'abord puis Louis, m'ont donné de tes nouvelles, et m'ont dit tous les détails de cette horrible randonnée ; et tu dois, de t'en être sorti si bien, à ce que tu es resté bien maître de ton

appareil et que tu n'as pas perdu l'espoir. Mais pour un rampant, çà paraît fabuleux.

Jonchery -6 avril 1917

Julie à Mériem

Ton petit frère va tout à fait bien. Son pansement a été refait hier ; on lui a enlevé les derniers fils de suture, la peau est bien rapprochée sans qu'on voie la cicatrice. Les plaies de l'entrée et de la sortie de la balle sont tout à fait saines ; celle d'entrée, peu visible, celle de sortie formant un trou sérieux à la tempe. Je t'avais écrit ce qu'il m'avait raconté du combat ; mais je me suis trompée en te disant que pendant quelques secondes il s'était détourné pour voir où il était. Ce n'est pas cela : c'était pour voir où était l'avion photographe qu'il protégeait.

Au front -25 avril 1917

Louis à Mériem

(…) J'ai le cafard (…). Ce qui me fiche le cafard, c'est que l'escadrille a eu des pertes, et de lourdes, depuis que je t'ai vue ; pas de mes bons camarades, mais d'autres. Depuis ce moment-là je suis énervé, et, pour la première fois à l'escadrille, j'éprouve une sensation très pénible au moment où je monte, et cela me demande un effort très considérable. J'ai réagi et beaucoup volé ces temps-ci, et la confiance que j'avais perdue me revient un peu. Du reste, ce découragement n'est pas pour moi seul, pour mes camarades c'est la même chose. Maintenant j'ai la notion que La Ferté et Chaumes sont des choses très éloignées de moi, que je ne les reverrai peut-être pas. (…). Je ne sais pourquoi, mais en lisant que tu me joueras un morceau de César Franck quand je te verrai, cette idée m'a procuré un grand plaisir comme à un petit moutard à qui on promet un jouet.

Val de Grâce -14 mai 1917

Paul à Eugène

Je porte depuis deux jours un œil de prothèse, mais il n'est que provisoire et en attendant l'œil définitif, je conserve un petit carré noir sur l'œil. Tu as l'air étonné que j'aie accepté mon infirmité avec désinvolture. Je trouve que ce serait le contraire qui serait surprenant : il est évidemment fâcheux de perdre une partie de ses facultés, mais devant le fait accompli et définitif, il me semble inutile et enfantin de se plaindre. Regretter mon second œil, ce serait, comme pour celui qui en a deux, de regretter de n'en pas avoir un troisième derrière la tête. Autant on ne peut rester indifférent, mais au contraire agir devant les faits sur lesquels on peut quelque chose, autant il y a lieu de se taire et enregistrer les faits sur lesquels on ne peut rien.

C'est, je crois, ce qu'un certain Zénon avait écrit à son père, il y a trois mille ans.

Au front -6 juillet 1917

Louis à Julie

Peut-être vers le 15 pourrai-je venir passer un ou deux jours à La Ferté. L'offensive des Russes aura, je crois, épaté beaucoup le monde entier ; les Alliés n'ont qu'à s'en réjouir. En revenant de Paris l'autre jour j'ai voyagé avec deux parlementaires qui maudissaient les Russes et leur révolution, ils m'ont dit qu'ils croyaient les Russes finis au point de vue militaire ; ces braves vieux ne se doutaient pas à quel désastre nous aurait peut-être conduit un empire aussi corrompu, ni que les révolutionnaires mettraient sur pied une offensive aussi rapidement. Je ne souhaite qu'une chose c'est qu'elle soit aussi bien menée et aussi réussie que celle de l'année dernière.

Au front -13 août 1917

Louis à Paul

Je vais te demander un service, si cela ne t'ennuie pas trop : c'est de m'envoyer un verre de montre pour mon chronomètre Juit, parce qu'avant-hier, j'ai glissé et me suis fichu sur le c.... ; j'en ai été quitte pour me relever, mais mon verre était cassé. Tu trouveras cela sûrement chez Auricoste.

Bordeaux -30 septembre 1917

Eugène à Salem

Nous continuons notre vie à 4, ta Maman, Fa, Paul et moi, bien contents d'être ensemble mais avec l'âpre désir de nous trouver bientôt tous réunis ! Voici trois ans que nous avons ce désir toujours plus lancinant -avec l'amer regret de penser qu'il en manquera toujours un. (…). Bonnes nouvelles de La Ferté. Paul et Fa sont en train de faire du piano à 4 mains ! Ces jours-ci ils ont tiré des foules de photographies.

Bordeaux -2 octobre 1917

Julie à Salem

Je t'ai écrit à la hâte hier, je m'y prends plus tôt aujourd'hui ; mais ai bien peu à te dire. Depuis 3 jours nous n'avons de lettre de personne et je ne peux te donner des nouvelles en dehors des nôtres. (…) Paul aime la discussion, ton Papa aussi. Avant hier ils n'ont cessé de

discuter sur Jaurès. Fa n'en mangeait plus. Paul nous dit qu'il devient socialiste et il fait de la propagande en plaisantant et ton Papa monte, monte, c'est tout ce qu'il y a de cocasse quand on ne prend pas la chose au tragique comme la pauvre Fa. (…). Si tu savais les belles araignées que j'ai dans mon jardin, j'ai défendu, et obtenu, qu'on les tue. J'en ai une en particulier qui fait sa toile en plein travers de la fenêtre de la lingerie depuis 2 mois, je l'ai vue grossir, elle est comme une noisette. Ce qu'elle a dû nous manger de mouches ! pour arriver à cette taille. Je pense que lorsque tu seras chez toi, tu les cultiveras aussi.

Au front -21 octobre 1917

Louis à Mériem

J'ai repris mon métier ; çà ne gazait pas du tout au début, mais maintenant je suis très content de moi. Avant-hier, j'ai fait une liaison d'infanterie ; j'ai rarement fait de vol aussi pénible, mais j'ai fait ce que je devais et j'en ai été très réconforté. (Regarde le communiqué du 20). Il n'y avait pas de zincs boches, mais quand je n'étais pas sonné par les mitrailleuses de terre, j'étais dans les barrages de 75 et j'étais très chahuté. Mais j'ai eu un chic spectacle : j'ai suivi des yeux l'infanterie, à 50 m de haut, et j'ai vu les Marsouins attaquer avec un entrain admirable et dans un ordre épatant. On se serait cru à une manœuvre sur un polygone.

Au front -(Plessis Belleville) -? octobre 1917

Paul à Eugène

L'après-midi, la brume se lève ou tombe, et je fais mes deux vols quotidiens sur Caudron g4. Je commence à être sûrs de mes atterrissages, comme autrefois sur Nieuport. (…). Voilà Clemenceau au pouvoir. Il a trouvé ses dix amis. Va-t-il sauver la France, comme il le disait ? S'il en a le temps, je crois qu'il fera du bon travail -et il y a de quoi faire ! (…). Je lis en ce moment un livre du Dr Le Bon, que Louis m'a prêté, et qui est fort intéressant ; *Les premières conséquences de la guerre*. Le Dr Le Bon, comme Romain Rolland, mais dans un sens exactement opposé, voit les choses de très haut, comme le ferait un philosophe dans cinquante ans, et sait dégager de la multitude, des faits contre lesquels nous avons le nez collé, des sortes de lois ou idées générales. Cela suppose une singulière force de réflexion et d'abstraction. Lis-tu *l'Armée nouvelle de Jaurès* et qu'en penses-tu ?

Au Front -5 novembre 1917

Louis à Julie

Avant-hier j'ai volé en Breguet ; c'est un appareil merveilleux, on est admirablement dedans, et je continue à penser que c'est un moyen de voyage extraordinaire. En 3 ou 4 heures, avec ce zinc, on irait de Bordeaux à Paris, et on y est mieux qu'en auto : on n'a presque pas de vent et on est peu chahuté. Quand j'aurai 95 ans, je ne voyagerai qu'en avion.

G.D.E. -15 novembre 1917

Paul à Eugène

Malgré le temps défavorable, j'ai volé souvent ces jours-ci. Déjà huit heures de vol et une quinzaine d'atterrissages. L'avion, c'est comme la bicyclette, l'auto ou la natation. (…) Quand on a volé un certain nombre d'heures, on sait voler quelque soit l'appareil.

Bordeaux -8 janvier 1918

Julie à Paul

Comment t'expliquer ce que j'ai ressenti, en lisant ta dernière lettre à ton Papa, lui annonçant ton départ en escadrille... Tu as mis toutes les formes pour nous l'annoncer et nous rassurer ; je t'en remercie, mais je ne me faisais pas d'illusions ! Je te sens très satisfait d'avoir obtenu d'aller à la C46, et de retourner au front, comme tu le désirais tant. J'éprouve à la fois de la fierté et de la satisfaction, mais aussi de la crainte, mon cher grand. Seulement, si je te le dis, c'est en passant, mais point du tout pour que tu y penses. Tu sais mon opinion sur le rôle de chacun, tant que le Boche se trouve sur le sol français ; que nous ne soyons donc pas une entrave dans ce que tu juges bon de faire. Envoie-nous seulement de tes nouvelles avec assez de régularité pour que nous ne nous tourmentions pas.

Au front -(Villeneuve les Vertus) -20 février 1918

Paul à Louis

Me voilà donc redevenu pilote de chasse, tu penses si je biche, et avec quatre mitrailleuses au lieu d'une. Nous sommes rattachés à l'escadre Ménard (12 escadrilles de monoplaces) ; nous en sommes les vaisseaux de haut bord. Nous avons été reçus avec beaucoup de curiosité par les pilotes de Spad, qui n'ont pas été déçus : le R 11 leur en met plein la vue.

Bordeaux -28 mars 1918

Julie à Louis

Tu penses avec quelle impatience nous attendons des nouvelles de Salem et de Paul. Nous revivons des jours d'angoisse comme en 1914, et au plus fort de la poussée sur Verdun. J'ai pleine confiance dans nos poilus et Pétain, et d'avoir Clemenceau au pouvoir et Caillaux bouclé est d'un réconfort énorme. N'empêche qu'on est anxieux, vibrants et qu'on n'est bon à rien: on ne songe qu'à ce qui se passe là-bas.

Paris -13 avril 1918

Mériem à Julie

Sais-tu qu'il est maintenant extrêmement difficile d'aller à la Ferté ? C'est zone réservée et on ne peut y aller qu'avec un laisser passer délivré par l'autorité militaire ; cette formalité demande quinze jours au moins ! (…). Ici, on est bombardé de temps en temps ; lundi, mardi et mercredi, rien et affreux temps, jeudi, ça a chanté et c'est tombé sur la maternité de Baudelocque, à Malakoff, à Denfert, puis le soir rue de Varenne, rue de Bourgogne et au coin de la rue d'Aumale et de la rue Saint Georges. Hier, c'est tombé je ne sais où et le soir, il y a eu deux avions boches qui ont lancé des bombes incendiaires au bout de la rue de Rivoli, du Faubourg Saint Antoine; je rentrais chez moi, quand le tir de barrage s'est déclenché. Les sirènes n'avaient pas encore sonné que les bombes étaient tombées et ça n'a pas duré dix minutes en tout. On s'y habitue !

Meaux -4 juin 1918

Mériem à Louis

J'apprends que tu es blessé, que tu as reçu deux balles dans la jambe en abattant un Boche ; mon petit Kiki, je te fais tous mes compliments, c'est très bien, surtout de t'en être tiré sans que l'os de ta jambe soit cassé, tu es un homme adroit et la chance te sourit. C'est que tu as du voir une belle bataille du 27 au 29 ! Vendredi, je suis partie pour la Ferté pour voir nos grands-parents ; ils s'étaient faits conduire à l'hôpital quelques heures avant mon arrivée, car, dans la journée de jeudi et celle de vendredi, tout la Ferté s'était sauvé et leur bonne voulait aussi s'en aller. Samedi, les nouvelles étaient si inquiétantes que le soir je les ai emmenés. Grâce à des officiers et des soldats, qui étaient au croisement des routes de Paris Montmirail et qui dirigeaient les voitures qui passaient, j'ai pu le faire.

16 juin 1918

Paul à Salem

Tu as dû apprendre la triste nouvelle de la mort de notre pauvre Bonne Maman. À côté des malheurs que nous voyons chaque jour, les larmes ne peuvent pas couler pour la mort des vieillards, mais tu as dû sentir comme moi un douloureux déchirement. Les heureux moments que nous avons passé à La Ferté, c'était pour moi hier. Avec Bonne Maman meure pour nous la première partie de notre vie, et ce sera un des plus tristes changements que nous trouverons après la guerre.

Au front -25 juin 1918

Salem à Paul

Oui, j'ai appris la mort de Bonne Maman, puis celle de Bon Papa, et impossible de décrocher même une perm de la journée. Que veux-tu, mon pauvre vieux, ma présence n'y aurait rien changé et n'aurait pas plus diminué ma peine. Oui, la peine est lente et nous en sentirons plus tard l'importance. Mais est-ce çà.... ? J'ai un sacré cafard ces jours-ci. Pauvres vieux, après une belle vie, tant de déboires et de soucis ! Satanés Boches. Oui, nous voyons beaucoup de malheureux, mais c'est toujours la même chose, on y est moins sensibles parce que peu attachés, tandis que Bon Papa et Bonne Maman, ce sont les nôtres, et toute une belle vie, un bonheur déjà loin qui s'en va. Travaillons bien, pour recommencer quelques belles vies si nous en sommes capables.

Mardi 17 septembre 1918

Paul à Salem

J'ai été descendu samedi dernier entre Fresnes en Woëvre. et Thiaucourt. Tu vois que je n'en suis pas mort mais il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Je me suis battu pendant bien deux minutes -c'est très long -contre une dizaine de Boches dont trois ou quatre me tiraient dessus en même temps. Mon mitrailleur en a descendu un -homologué -mais le pauvre garçon a été tué quelques secondes après. Pour moi, je n'en menais pas très large, voyant les lumineuses passer tout autour et faire éclater mes bouts de bois, mon réservoir crevé. Bref, j'ai reçu une balle qui m'a ricoché sur le crâne en arrière de l'oreille gauche -et me déchirant un peu l'oreille. J'ai été un peu estourbi sous le coup. Mais j'ai repris la direction de mon zinc -j'ai l'habitude maintenant -et j'ai pu atterrir à peu prés normalement. Je suis resté deux jours chez les Américains et suis arrivé hier à Toul : excellent hôpital au premier abord. On m'a recousu

mon oreille fendue et me voilà presque sur pied. Pas de fièvre. Je me lève et me promène un peu au soleil.

Paris -vendredi 27 septembre 1918

Chérifa à Salem

C'est superbe ce que vous faites, et le communiqué de ce soir est épatant. Je viens de passer deux jours à courir tout Paris pour m'enquérir sur les hôtels et sur les études propres à la philosophie ; je t'écrirai tout cela plus longuement si ça t'intéresse, mais n'ai le temps que de t'envoyer de nos nouvelles ce soir, car je pars demain matin pour Bordeaux où je vais ranger mes affaires et chercher le nécessaire pour revenir ici dans huit jours, commencer à travailler mon bachot.

Au front -29 septembre 1918

Salem à Mériem

J'espère que vous êtes tous à La Ferté, tranquilles avec Paul. J'ai une carte de lui, me disant qu'il allait au Val de Grâce et qu'il ne pensait pas y rester longtemps. Et Louis, comment va-t-il ? Vous devez être contents des communiqués. Ça s'éloigne, il y a du bon. Par ici, ça gaze par à-coups ; on trouve de la résistance, par endroits Je rentre de reconnaissance d'au-delà de Cernay-en-Dormois, et j'ai croisé Clemenceau dans une belle limousine, avec un autre type chic ; nous l'avons salué, il a répondu avec le sourire, mais il avait l'air de penser à ce qui se passait devant ; il y avait un sacré embouteillage. Ce bon vieux est toujours épatant, mais il avait le teint rudement jaune.

Au front -17 octobre 1918

Paul à Louis

Alors ? Te voilà retourné au casse-pipe ! C'est bien, mais ne te crois pas obligé de repousser tout seul les Boches sur le Rhin ; tiens-toi tranquille, et dis-toi bien que si tu n'étais pas là, on se passerait très bien de tes services. (….). C'est admirable ce que cela gaze sur le front. Il y a deux ou trois ans, on se demandait comment on pourrait reconquérir la France occupée et la Belgique, et la Serbie donc ! Cela me paraît, au contraire, assez naturel, et nous retrouvons cette vieille armée de tous les temps, qui avait plus l'habitude de racler l'ennemi que de se faire vaincre. Mais je sais malheureusement ce que cela lui coûte, et dans quel état sera-t-elle dans deux mois, si l'offensive doit continuer ?

Paris -17 octobre 1918

Mériem à Louis

Ce matin, nous avons appris la prise de Lille, Douai et Ostende ! Décidément les affaires vont bien ! Tout à l'heure , en revenant chez moi, j'ai vu, place de la Concorde, la statue de Lille couverte de drapeaux et de fleurs. Tu sais que l'emprunt est dimanche ; à cette occasion, on a mis des trophées de guerre un peu partout, sur les terrasses des Tuileries, qui dominent la Concorde. C'est plein d'avions boches et, en cet honneur, tout est pavoisé.

Paris -1er novembre 1918

Mériem à Salem

N'attrape pas la grippe, mon bon vieux, et si tu l'attrapais, bois beaucoup de gnôle. René Couffon l'a, assez forte. Je l'ai eue il y a dix jours, mais ça n'a pas duré 24 heures. J'ai bu une demi-bouteille de rhum d'un coup, et ce remède énergique, qui m'a complètement grisée comme tu peux croire, a étouffé la maladie d'un coup.

Paris -11 novembre 1918

Mériem à Salem

Je pense que la guerre sera finie quand ma lettre t'arrivera. Depuis deux ou trois jours on attend, on attend ! Mais sûrement aujourd'hui on saura quelque chose. Le matin, à midi, le soir, on se jette sur les journaux. Voilà le Kaiser par terre et son Kronprinz de fils avec ; ça, c'est déjà un premier plaisir. Et leurs parlementaires ne se décident pas à signer l'armistice - c'est qu'il doit être dur ! -et pendant ce temps çà va de mal en pis en Bochie, et vous nous les faites fiche le camp, si bien que presque tout notre pauvre pays sera délivré quand ils se décideront à signer !

Paris -mardi 12 novembre 1918

Chérifa à Salem

Quel bonheur de penser que tu en reviendras sain et sauf de cette guerre. Et je viens te remercier de cette belle victoire finale que vous nous donnez; car je m'aperçois que si pendant ces quatre ans nous avons été inquiets à l'arrière pour vous et si nous avons pensé à vous constamment, en revanche, pour moi du moins il ne m'est pas venu à l'idée de vous remercier ; c'est du plus profond de mon cœur et en t'embrassant bien fort que je le fais. Depuis hier matin que l'armistice est connu, Paris offre un aspect curieux mais beau. D'abord pendant toute la journée d'hier les Parisiens ont été occupés à pavoiser (tant les édifices publics que

les maisons particulières), et on rencontrait une foule de gens revenant avec des drapeaux qu'ils venaient d'acheter. Puis se sont formés des monômes de collégiens et des troupes de jeunesse parcourant les rues en chantant et, à partir du début de l'après-midi, les gens ont commencé à arriver, arriver en quantité sur la place de la Concorde et tous les boulevards pour voir, quoi ? on n'en sait rien ; mais tout le monde est content tout de même de ce qu'il a vu, c'est à dire beaucoup d'autres dans son cas, et puis le pavoisement général, il est vrai, qui, en certains endroits est superbe par l'abondance des drapeaux alliés qui offrent une richesse de couleurs agréable à l'œil. Toute cette foule est calme et l'on sent que la gaieté est contenue par tous les chagrins que cette fin de guerre rappelle ; mais tout de même, sont vraiment très gais : les gamins, les collégiens, les midinettes et les Américains !

Au front -12 novembre 1918

Paul à Mériem

La guerre finie ! Cet événement, en l'attente duquel on vivait depuis quatre ans, est tellement énorme qu'on ne s'en rend pas très bien compte. Cela m'a laissé presque froid, comme tous les autres événements sensationnels de la guerre -sauf l'attaque boche de mars 18 et la reprise de Péronne -et il faut que je réfléchisse pour exciter ma joie. (…). Les drapeaux sont sortis de partout, comme par enchantement. Toutes les cloches se sont mises à sonner dans la campagne, et l'on a revu quelques-unes des scènes de 1914, de la population civile, à l'égard des troupes. (…). Les démonstrations bruyantes des Américains, qui cantonnent à côté de nous, ne créent pas une atmosphère correspondant à mon état d'esprit, et malgré mon amour de la solitude, je constate que la présence de ses proches ou de vrais amis, manque dans une circonstance comme celle-ci. Je me réjouis surtout, en pensant que pour Maman et pour vous tous, ces années d'angoisse quotidienne sont terminées.

Louis Résal, convalescent, imite Charlot en 1917

Laurent Véray

Laurent Véray, professeur au département cinéma et audiovisuel de l'Université Sorbonne nouvelle-Paris 3, est historien du cinéma. Spécialiste de la période 1914-1918 et du cinéma français de l'entre-deux-guerres, il travaille également sur les rapports entre cinéma et histoire et sur l'intelligibilité du passé à travers la création audiovisuelle. Il est notamment l'auteur de *La Grande Guerre au cinéma. De la gloire à la mémoire* (2008) chez Ramsay. Il vient de publier *Les images d'archives face à l'histoire. De la conservation à la création* (2011) chez Scérén/CNDP. Il a aussi dirigé ou co-dirigé plusieurs ouvrages collectifs, notamment *Marcel L'Herbier. L'art du cinéma* (AFRHC, 2007) ; avec Odette Martinez un n° de la revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps* "Écritures filmiques du passé : archives, témoignages, montages" (2008) ; et, avec David Lescot, *Les Mises en scène de la guerre au XXe siècle. Théâtre et cinéma* (Nouveau Monde édition, 2011). S'efforçant d'allier la réflexion théorique et la pratique, il a aussi réalisé :

- 1994 : un court métrage sur le peintre Marcel Devier, *Terres des songes* (Cristal Concept / Conseil général de Dordogne ; 26 min ; betacam SP).

- 1995 : un court métrage d'archives *Filmer la guerre : entre fiction et réalité* (production Historial / Conseil général de la Somme ; 15 min ; betacam SP).

- 1997 : trois installations vidéos *Correspondances de guerres* (2 x 5 min et 10 min ; betacam SP) et un diaporama pour l'exposition organisée par le Centre mondial de la paix à Verdun (de mai 1998 à mai 2001).

- 2003 : un documentaire, *l'Héroïque cinématographe* (avec Agnès de Sacy) (52 min ; beta-numérique) sur le parcours de deux cameramen (un Français et un Allemand) au début du siècle (Quark Productions/France 2/INA). Diffusion sur France 2, France 3, Arte, l'Histoire et plusieurs chaînes étrangères. Sélectionné aux festivals de Montréal, Sheffield, Amiens ; grand prix du festival Jules Verne au Rex à Paris.

- 2006 : un documentaire / installation (triptyque), *En Somme* (30 min ; HD) pour le musée l'Historial de la Grande Guerre.

- 2007 : un documentaire, *Marcel L'Herbier, poète de l'art silencieux* (52 min, DVCAM), bonus pour le DVD du film *l'Argent* de Marcel L'Herbier, édité par Carlotta-Films (2008).

- 2012 : un film installation, *Théâtres de guerre - 1917* (107 min ; Beta-numérique), commandé par le Centre Pompidou-Metz.